

Une sorte de coma

La littérature sans estomac, de Pierre Jourde, L'Esprit des péninsultes, 330 p.

Petit déjeuner chez Tyrannie, d'Éric Naulleau

Crétinisme alpin, de Pierre Jourde, La fosse aux ours, 192 p.

Marie-Andrée Lamontagne

Numéro 191, juillet-août 2003

L'intellectuel dans l'espace public : censure et autocensure

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18218ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamontagne, M.-A. (2003). Une sorte de coma / *La littérature sans estomac*, de Pierre Jourde, L'Esprit des péninsultes, 330 p. / *Petit déjeuner chez Tyrannie*, d'Éric Naulleau / *Crétinisme alpin*, de Pierre Jourde, La fosse aux ours, 192 p. *Spirale*, (191), 8–9.



UNE SORTE DE COMA

LA LITTÉRATURE SANS ESTOMAC de Pierre Jourde

L'Esprit des péninsules, 330 p.

PETIT DÉJEUNER CHEZ TYRANNIE d'Éric Naulleau, suivi du CRÉTINISME ALPIN de Pierre Jourde

La fosse aux ours, 192 p.

C E SONT des guerres microcholines, certes, mais là-bas, elles se déroulent bel et bien et, ici, amusent les badauds qui, depuis leurs lointaines provinces, observent les combattants mener l'assaut. Quoi? Tout ce bruit autour de la littérature? Au nom d'une certaine conception de la critique qui, tout en étant capable d'admiration, ne devrait rien à la complaisance? Quand il publie *La littérature sans estomac*, l'essayiste Pierre Jourde, depuis l'université de Grenoble où il enseigne, se doutait-il de la virulence des réactions que susciterait son pamphlet? Angot, Despentès, Darrieussecq, Sollers, les cibles sont nombreuses, remuantes et bien en vue; les flèches n'en ratent pas une.

C'est qu'il y a un art du pamphlet. Duels sur le pré ou joutes dans la cour d'honneur, les coups ne peuvent porter que s'ils obéissent à certaines règles qui confèrent du panache à l'entreprise pamphlétaire, exposée au ridicule sans ses flamboyants oripeaux. Le sujet d'indignation mis à part, l'art du pamphlet doit beaucoup à la rhétorique. On ne vocifère pas n'importe comment. Pierre Jourde sait y faire et l'éditeur Éric Naulleau, que la tournure prise par les événements a récemment fait descendre dans l'arène ne le cède en rien, sur ce point, à son auteur. Le lecteur s'esclaffe, se scandalise, reconnaît certaines indignations formulées jadis par Jean-Philippe Domecq; il n'oublie jamais que ce sont des idées qui s'affrontent ici, en soulevant un nuage de poussière, et non pas seulement des mots. Mais voilà qu'au cours de la lutte apparaît un autre objet, qui appartient lui aussi à la littérature. Quand Éric Naulleau se moque de la vénération qui entoure, dans le supplément littéraire d'un grand quotidien parisien, la parution de chacun des livres du « Petit Père du Monde » : « [...] Philippe Sollers est bon pour l'homme. Si Philippe Sollers prend le bateau plutôt que de marcher sur l'eau pour gagner l'île de Ré, c'est pure modestie de sa part. À la vue de Philippe Sollers, les paralytiques se lèvent et les mendiants agitent leurs sébiles », comment ne pas savourer aussi l'ironie dans la charge?

Pierre Jourde regrette la disparition à peu près complète de la polémique dans la vie culturelle française. Après un XIX^e siècle résolument combatif et les affrontements qui ont suivi autour du surréalisme, du futurisme ou du Nouveau Roman, la polémique en France serait tombée en

désuétude et ne survivrait plus que sous la forme abâtardie d'empoignades télévisées aux mises en scène aussi étudiées que vides de contenu. Quelques rares critiques — « Angelo Rinaldi, Jean-Philippe Domecq, Philippe Murray » — hanteraient « une demeure littéraire plongée dans un profond sommeil », a-t-il expliqué dans une entrevue (www.fluctuat.net).

Depuis Grenoble ou Lyon (où est établi l'éditeur de La fosse aux ours), il est vrai que ces bords de Seine sembleront assoupiés et l'air aussi vicié qu'à la cour de Louis XIV. Depuis Montréal, cependant, les mêmes rives paraissent encore bien agitées et feraient presque envie, n'étaient les mœurs en cause, auxquelles on trouvera à l'occasion un air familial. Une fois passé au laminoir nord-américain du peuple-roi et de l'anti-intellectualisme anglo-saxon, le profond sommeil parisien devient, au Québec, un état comateux, affichant quelques signes vitaux par intermittence. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à mesurer l'indigence de la presse littéraire québécoise, ou la difficulté de la télévision à se doter d'émissions littéraires qui, une fois intégrées les consignes venues d'en haut, ne traitent pas le livre comme un objet encombrant, tout en claironnant l'amour de chroniqueurs au cœur battant la chamade en permanence, comme chacun sait.

Les sociétés anglo-saxonnes, écrit par ailleurs Jean-Philippe Domecq (*Qui a peur de la littérature?*, Mille et une nuits, 2003), traitent leurs écrivains avec moins d'égards qu'en France. Du coup, les leurs sont obligés de se frotter à un monde qui n'est guère bienveillant à leur endroit, alors que les écrivains français, confortablement assis sur l'héritage « Racine-Voltaire-Hugo-Sartre et compagnie », sont enclins à astiquer leur moi. Des conceptions de la littérature aussi contrastées, peut-on penser, éclaireraient l'état de la critique : soucieuse de son indépendance à Londres et à New York, mafieuse et corrompue à Paris. En somme, un bien (le respect porté à la littérature) aurait engendré un mal (lutte de pouvoir et trafic d'influences). Par son anti-intellectualisme, le Québec s'inscrit dans le courant anglo-saxon. Mais c'est moins l'indépendance de la presse littéraire qui frappe l'observateur que sa quasi-inexistence, à quelques exceptions notoires. Comment expliquer ce résultat?

Des lieux communs

Finissons-en d'abord avec quelques scies. L'étroussure du milieu littéraire québécois ne se prête guère à la critique indépendante ni à l'affrontement, qui dégénéreraient rapidement en guerre civile entre belles-sœurs, cousins, collègues de département, pour ne pas dire conjugale, entre amants et/ou ex-maîtresses. Cette indulgence bon enfant favorise les écrivains moyens qui, de leur vivant du moins et pourvu qu'ils ne ménagent pas leur peine relationnelle, pourront bénéficier, vaille que vaille, de la considération de leurs pairs, à défaut de celle des lecteurs.

Mais tout microcosme n'est-il pas étroit et magouilleur par définition? Que le timbre-poste germanopratin soit plus densément peuplé que les rives du Saint-Laurent entre Montréal et Québec, nul ne dira le contraire. Cependant, toute proximité gardée, d'où vient que des flammèches là-bas font ici invariablement long feu? Où sont les combattants, où sont leurs défenseurs? Et quand surgit l'ombre d'un débat, celui-ci a-t-il seulement le lustre qui donne à l'affaire quelque intérêt aux yeux d'un public suffisamment nombreux et cultivé pour en apprécier les péripéties? Ferrailer est un art; le paysan québécois préfère cultiver son jardin. Ce n'est pas toujours sagesse.

Autre lieu commun : la tradition. Comme l'esprit, l'art de débattre est acquis aux sociétés pourvues d'une profondeur historique et viendra aux autres, avec le temps. Philippe Aubert de Gaspé fils, Arthur Buies ou Jules Fournier : c'est oublier que l'histoire littéraire canadienne-française compte quelques remuants personnages qui ne furent pas que des folliculaires. L'époque serait-elle à la mollesse?

Éric Naulleau justifie la décision de défendre par écrit son auteur en invoquant « la singulière parenté des rhétoriques, des méthodes et des pratiques qui unit les anciennes républiques populaires d'Europe de l'Est et l'actuelle république des lettres françaises ». On aura noté que le mot républicain apparaît deux fois dans la même phrase, et peut-être en effet seul un régime républicain, même sous le nom usurpé qui fut le sien de l'autre côté du rideau de fer, permet-il d'aussi virils échanges. La monarchie parlementaire, au compromis inscrit dans la lettre, entraînerait-elle des mœurs culturelles à l'avenant?

Avec inquiétude dans les années 40, avec conviction depuis les années 80, le milieu littéraire québécois revendique le statut de centre émancipé de la métropole. La chose reste à prouver, en théorie comme en pratique. Malgré l'universalité de la langue anglaise et une grandeur française résolument passée, croit-on volontiers, pourquoi Paris n'exercerait-il plus ses séductions de capitale littéraire auprès des écrivains québécois, sous prétexte que ceux-ci ont su se doter entre-temps du prix Ringet du roman, alors qu'il continue d'attirer ceux du monde entier? Mais il suffit d'entendre la plainte des écrivains de l'Ontario français et de l'Acadie, celle des éditeurs de Québec et de Saint-Boniface : ce milieu a bien un centre, et il est montréalais. Pour autant, nul ne songerait à le qualifier de république des lettres, avec ce que l'expression suppose d'institutions, de rites immuables, de pouvoir à conquérir, de places à prendre, d'individus à éliminer. Au Québec, le milieu littéraire tient plutôt de la famille, avec les disputes, les rivalités et les alliances de mise entre frères et sœurs.

Car si ce monde a des langueurs de province, il n'en a pas la candeur. Il est vrai qu'au Québec les jurys des prix littéraires sont tournants. Mais le nombre limité de gens susceptibles, chaque année, d'être sollicités dans cette fonction fait en sorte que ces jurys renouvelés subissent malgré tout l'influence de la doxa de l'heure, comme en témoignent les trombes de distinctions littéraires qui s'abattent, certaines années, sur les mêmes têtes géniales et ravies. Faut-il évoquer le régime des bourses d'écrivain, élevé au rang de mode de vie pour les plus habiles? Ou l'existence d'une Internationale poétique qui promène dans le monde ses ambassadeurs impécunieux, malaimés (comme le veut le genre) et aux vers sublimes — toujours les mêmes? Ou le « *Grand Banditisme féminin* » que raille Naulleau et qui a trouvé une intéressante variante policée dans certains collèges et départements de littérature des universités nord-américaines? En cette matière, on finira par se ranger à l'avis des plus indulgents : ce sont là des pratiques propres aux microcosmes culturels sous tous les cieux, rendues plus féroces en situation de compétition généralisée et de pénurie de lecteurs. Leur étude relève de la sociologie, non de la littérature. L'essentiel, c'est le texte, ajoutent les purs.

Savoir lire

Précisément. Le pamphlet de Jourde ne se reconnaît d'autre ambition que celle d'inviter à lire vraiment les œuvres, au risque de se tromper, mais en s'efforçant d'ignorer le caquetage qui les accompagne et en colore la réception. C'est donc dans l'espace privé de la lecture et dans ses prolongements publics par le commentaire que la censure s'exerce le plus insidieusement. En France comme au Québec, il semble que lire soit une tâche malaisée, à en

juger par l'état de la critique, là presque toujours sous influence, ici s'inscrivant le plus souvent sur fond de grisaille, où sont reprises inlassablement les figures de la promotion, de l'émotion ou leurs contre-pieds épidermiques, pour dessiner le quadrille de la monotonie, également sous influence.

Çà et là, quelques analyses pénétrantes, tel jour un article dans *Le Devoir*, dans une revue ou un magazine, tel échange fructueux, certain soir, dans une librairie ou entendu à la radio : des signes vitaux, rien de plus, et réjouissants pour cela. Un ouvrage comme *La littérature sans estomac* et la passe d'armes à laquelle il a donné lieu sont peu probables au Québec, non pas parce que la situation décrite y est très différente d'un point de vue sociologique, mais parce que l'auteur, pour mener son entreprise critique de salutaire et haute volée, a fait de la rhétorique la plus sûre alliée de son jugement. Sa maîtrise rhétorique lui permet à la fois de démonter le mécanisme de textes à la réputation jugée par lui surfaite et de défendre une ou deux convictions esthétiques, sans ignorer que l'arme est aussi maniée en face, dans les pages des journaux et des magazines et sur certains plateaux de télévision. Ce panache, cette élégance, dans l'estocade comme dans la vacherie, font trop souvent défaut au Québec, où la rhétorique (comme le style, le sérieux et la figure de l'intellectuel) n'est appréciée qu'avec circonspection et admirée sans réserves sous les seules formes rassurantes de la publicité et, celles, civiques, de l'art de savoir parler en public.

La société québécoise n'aime pas le sérieux et entend le pourchasser où qu'il se trouve. L'entreprise pourrait être salutaire — les pédants seront toujours ridicules, et les cuistres aussi —, si la purge ne voulait balayer, en les tenant pour des lieux vains, inutiles ou luxueux, tout espace ou moyen de réflexion, toute attitude qui ne soit pas d'abord conviviale et relevant de l'émotion. Ce courant dans lequel clapotent les médias québécois, notamment, mais tout autant la vie politique et le monde de l'éducation, semble être devenu la norme dans les sociétés occidentales. Cependant, ses conséquences sont plus néfastes dans celles où la résistance est plus faible. La richesse de la vie intellectuelle repose en effet sur l'existence d'un milieu intermédiaire. Au Québec, ce moyen terme est de dimensions réduites et, la plupart du temps, silencieux, sans être dupe de la niaiserie ambiante. Entre l'université et les médias, entre le chercheur et le publicitaire, il ne se trouve pas assez de figures intermédiaires pour introduire le mouvement et éviter que les acteurs, aux deux pôles, ne se cantonnent dans le langage, les indignations, les mépris et les engouements propres à leurs milieux respectifs. Traditionnellement, en France, ce moyen terme social se recrute dans les professions libérales (médecins, avocats, cadres supérieurs), l'édition, le journalisme, l'enseignement, les gens de

théâtre et de cinéma, tous profils qui devraient s'accompagner d'un intérêt pour les choses de l'esprit et pour la vie intellectuelle, à l'expression variable selon le tempérament de chacun. Se pourrait-il que l'avenir ait à ce point donné raison aux admonestations conservatrices d'un Maurice Duplessis, en son temps? Sauf exception, il semble bien, au Québec, qu'il suffit aux avocats de plaider, aux médecins de soigner, aux éditeurs de publier des livres, aux écrivains de les écrire, aux journalistes de ficeler leur topo ou leur article du jour, aux professeurs de donner leur cours, pour être satisfaits. Comment pourrait-il en être autrement dans une société où la condition d'écrivain se réduit souvent à celle de prof ou de boursier, où les lieux de l'esprit se comptent sur les doigts de la main?

Un nécessaire éclectisme

La vie intellectuelle a besoin d'éclectisme pour pouvoir susciter les figures intermédiaires de lecteurs, de critiques et de penseurs sur lesquelles s'appuyer. Par conséquent, dans l'état actuel des choses, la censure porte moins sur ce qu'il convient ou non de dire que sur l'existence des messagers et de leurs destinataires : où sont-ils? qui sont-ils? pourquoi sont-ils silencieux? pourquoi ces rangs clairsemés?

L'élargissement de cette classe sociale intermédiaire — culturelle avant d'être économique — est un effet direct de l'éducation. Celle de l'école, celle des familles. Qu'attendre d'une école, à la bibliothèque sinistrée ou absente, qui croit encourager la lecture en multipliant les marathons chez les élèves mais qui recule devant la difficulté d'enseigner les grandes œuvres, en définitive seules formatrices du style, du goût et du jugement; d'une société qui appelle maîtrise de la langue la prouesse qui consiste à faire moins de cinq fautes en deux pages et moins de quinze dans un discours de cinq minutes; qui se pique d'appartenir à l'avant-garde progressiste par une féminisation de la langue à tout crin, au mépris de toute subtilité linguistique; qu'attendre sinon ignorance culturelle, cloisonnement des savoirs et des pratiques, nivellement par le bas?

Qui a peur de la littérature?, s'interroge-t-on en France. Qui intéresse-t-elle?, est-on en droit de penser au Québec. Dans ce contexte d'indifférence quasi générale, la véritable audace démocratique consiste peut-être moins en coups de gueule qu'en manœuvres de toutes sortes en vue d'introduire le cheval de Troie de la lecture vraie, soutenue et exigeante, dans tous les milieux. Qu'on imagine un peu. L'analphabétisation en entreprise, la niaiserie publicitaire, l'injonction d'hilarité permanente, la bêtise querelleuse, l'autisme médiatique, toutes réalités forcées de reculer devant un groupe croissant de lecteurs de plus en plus exigeants. Aussi bien dire une révolution.

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE